

# L'HOTELLERIE DE GENÈVE

DRAME

EN UN ACTE ET EN VERS

PAR

**M. PAUL FOUCHER**

Représenté pour la première fois sur le Théâtre-Historique  
le 25 Novembre 1848.



PARIS

**BECK, ÉDITEUR**

12, RUE GIT-LE-CŒUR

**TRESSE SUCESSEUR DE BARBA, LIBRAIRE**

PALAIS-NATIONAL, GRANDE COUR

M DCCXLVIII

*Personnages.*

*Acteurs.*

<b>ETIENNE MAUROY</b> , catholique, vieux soldat.	<b>MM. MARIS.</b>
<b>ALBÉRIC D'APRÉMONT</b> . . . . .	<b>HENRI.</b>
<b>DURESNEL</b> . . . . .	<b>GEORGES.</b>
<b>D'ASTARAC</b> . . . . .	<b>PAUL.</b>
<b>MARCEL</b> , domestique d'Étienne Mauroy . . . .	<b>ALEXANDRE.</b>
<b>UN HOTELIER</b> . . . . .	<b>BOILEAU.</b>
<b>MARGUERITE</b> , fille aînée d'Étienne . . . . .	<b>M<sup>mes</sup> ATALA BEAUCHÈNE.</b>
<b>PAULINE</b> , sa fille cadette . . . . .	<b>MAILLET.</b>
<b>UN VALET D'HOTELLERIE</b> . . . . .	} <b>Personnages muets (1).</b>
<b>GENTILSHOMMES HUGUENOTS</b> . . . . .	

La scène se passe à Genève, en 1572.

(1) La distribution du rôle d'Étienne Mauroy appartient au premier rôle marqué; Albéric, jeune premier rôle; Duresnel, troisième rôle; l'Hôtelier, premier comique; Marcel, première utilité; D'Astarac, deuxième utilité.

Marguerite, premier rôle; Pauline, ingénuité dramatique.

# L'HOTELLERIE DE GENÈVE

---

Une salle d'hôtellerie à Genève. — Porte au fonds. — Fenêtres et portes latérales, un grand fauteuil gothique, une table tout auprès.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

PAUCINE, *très pâle, sur un grand fauteuil, un livre de prière à la main.* ÉTIENNE MAUROY, *debout auprès d'elle.*

ÉTIENNE, *la regardant.*

Sauvée ! Ah ! je rends grâce à Dieu, quoi qu'il en coûte !

PAULINE.

Nous allons vers Paris reprendre notre route ?

ÉTIENNE.

Il n'a fallu rien moins, enfant, que ton danger  
Pour demander asile au toit de l'étranger,  
A cette ville impie : Ah ! c'est un triste rêve !  
Venant de Rome sainte... arriver à Genève !

PAULINE.

En nous voilant le front traversons la cité  
Où Calvin au tombeau règne, fort et redouté !  
Mais songez que, mêlant huguenots, catholiques,  
La paix succède en France aux discordes publiques ;  
Notre prince, en un peuple, unissant deux partis,  
Sous un loyal pardon nivelle son pays.

ÉTIENNE.

Non ! La paix ! Cette fête et cet hymen bizarre  
 Qui, de notre roi Charle à leur roi de Navarre  
 Donne aujourd'hui la sœur, trahison tout cela !  
 A la place d'honneur, la haine est toujours là !  
 De deux partis rivaux la colère ennemie  
 Dans leurs embrassements gronde mal endormie ;  
 Leurs flambeaux font le ciel plus noir.--Oui, quelque jour  
 Vous renaîtrez pour moi, Jarnac et Montcontour !  
 Mort aux payens... sur qui le sang versé retombe !  
 Ma vengeance ne peut s'arrêter qu'à leur tombe.

PAULINE.

Cette haine, le temps ne peut-il la briser,  
 Mon père ?...

ÉTIENNE.

Est-ce en ce lieu qu'elle doit s'apaiser?...  
 Pour moi, comme la ville, infâme est la province !  
 Le sais-tu ? près d'ici, dans un manoir de prince,  
 Demeure un mécréant, frère d'armes jadis !...  
 Religion, honneur, périls et paradis  
 N'étaient pour nos deux cœurs qu'un devoir, qu'une  
 [envie ;  
 Comme au pas du soldat nous marchions dans la vie !..  
 Il s'est fait huguenot ; ces traîtres ont doté  
 De titres, de faveurs son infidélité ;  
 Par moi, resté soldat, la pauvreté choisie  
 Jette de loin la honte à son apostasie !

PAULINE.

Mais de toute vengeance il prescrit l'abandon  
 Ce Dieu dont nous cherchions à Rome le pardon  
 Pour nous-même...

ÉTIENNE.

Ah ! tais-toi ?... Ce pénible voyage  
 Est presque devenu mortel à ton jeune âge ;  
 (*Avec tendresse.*)  
 Et ç'eût été pourtant de ma témérité,

Un trop grand châtimeut pour être mérité !...  
 Te perdre, enfant, que Dieu dans ma douleur me laisse,  
 Lui qui savait les maux promis à ma vieillesse.  
 Te perdre, toi !.. qui mets tant d'orgueil en mon cœur,  
 S'il est pour de l'orgueil place dans ce bonheur.

PAULINE.

Oui, je vivrai pour vous, pour vous rendre, ô mon père,  
 Tout ce que Dieu vous prit... Je vous rendrai ma mère,  
 Morte si jeune encore ! .. et je vous aimerai  
 Pour ma sœur....

*(Mouvement d'Étienne.)*

Ah ! pardon !... en ce cœur ulcéré  
 Le deuil dont la douleur, hélas ! est la plus forte,  
 Vous vient de la vivante, et non pas de la morte ;  
 Mais pour un séducteur, quand ma sœur oublia  
 Son honneur, ses devoirs, depuis longtemps déjà  
 A La Rochelle, auprès d'une noble marraine,  
 De ses derniers moments adoucissant la peine,  
 Contre cet inconnu qui la garde aujourd'hui,  
 D'aucun de nous, mon père, elle n'avait l'appui.  
 Son crime fut bien grand ! Mais que votre colère  
 S'en est vengée !... Hélas ! pour ne pas vous déplaire,  
 Jamais, chez nous, son nom n'est prononcé ; ma voix  
 Depuis huit ans le dit pour la première fois.  
 A mes regards aucun portrait ne la retrace ;  
 Ce chant que nous apprit ma mère, et qu'en sa place  
 Elle me répétait, quand je le redis, moi,  
 De l'oublier encor vous me faites la loi ;  
 Notre vieux serviteur jamais, — rigueur suprême !  
 Lui qui connut ma sœur, n'ose m'en parler même.  
 Mais mon amour déborde enfin ; ayez pitié !...  
 De notre sang chacun reprenons la moitié !...  
 Mon père !... Ces rameaux d'une souche commune,  
 Qu'un souffle de discorde et qu'un vent d'infortune,  
 L'un de l'autre éloigna, dont il brisa le pli,  
 Rejoignez-les autour de votre front vicilli !..

ÉTIENNE.

Elle ! que me dis-tu ?.. Non !.. je sens que sa vue...

PAULINE.

Mais c'est la seule mère, hélas ! de moi connue...  
 J'étais enfant au temps qui la vit près de nous ;  
 Ce temps est comme un rêve, et ce rêve est bien doux.  
 Le soir, vous lisiez, vous, devant la cheminée...  
 Chantant notre chanson tout bas, ma sœur aînée  
 Dans notre vieux fauteuil, semblable à celui-ci,  
 M'endormait, ou souvent me faisait dire aussi  
 Ma prière en ce livre... Ah ! ce qui reste d'elle,  
 Le voici donc... Ce livre au moins nous est fidèle...  
 Mes larmes l'ont mouillé ; les pleurs d'un pénitent  
 N'auraient sur ces feuillets coulé jamais autant ;  
 Avec le chapelet de ma mère et l'épée  
 Que l'honneur en vos mains a longtemps occupée,  
 Ce livre, où ma sœur vit, innocente, à mes yeux,  
 Est mon bien le plus saint et le plus précieux.  
 Ma sœur !... je ne pourrais, hélas ! la reconnaître !  
 N'est-ce pas... l'avenir nous la rendra peut-être ?..

ÉTIENNE.

Respecte ma rigueur quand elle est un devoir...  
 Tout ce que j'ai souffert, tu ne le peux savoir...  
 Il faut n'y plus penser.

PAULINE.

N'en parlons plus, mon père...

## SCÈNE II.

LES MÊMES, L'HOTELIER.

L'HÔTELIER, *à part*.

Des papistes chez moi !... J'avais bien pu me taire...  
 Fauté de voyageurs... mais maintenant...

(Haut)

Monsieur...

Votre compte ?...

(*Lui donnant un mémoire.*)

ÉTIENNE.

Eh bien ! hôtelier de malheur,

Qui te priait sitôt ?...

L'HÔTELIER.

Mais, c'est moi qui m'en prie.

Un généreux seigneur, retient l'hôtellerie

Tout entière pour lui, ses gens et ses amis.

Vous n'avez qu'une chambre ou deux... il m'est permis...

ÉTIENNE.

Si je n'eusse, en chemin, cru ma fille mourante,  
Ces murs ne l'eussent point reçue... elle est souffrante,  
Et, malgré moi, ne peut s'éloigner de ce lieu  
Où l'hérésie est reine, et brave le vrai Dieu.

L'HÔTELIER.

Il ne prend qu'une chambre et blasphème... Messire,

J'avais cru m'expliquer sur ce que je désire ;

Un de nos vrais croyans, et des plus vrais, je dis,

De ceux dont la monnaie a cours en paradis,

Vient et prend mon hôtel... Donc, voici votre compte.

ÉTIENNE.

Insolent !... si le sang à la tête me monte...

PAULINE.

Mais moi... je puis partir, mon père, et je le veux ;

Venez... ne craignez rien... je me sens déjà mieux...

ÉTIENNE.

Tu le veux... mais pourtant ce drôle...

PAULINE.

Allons, de grâce.

ÉTIENNE.

Pas de chevaux...

L'HÔTELIER.

C'est là ce qui vous embarrasse.

Mais votre vieux Marcel que j'ai fait avertir ..

Le voici...

## SCÈNE III.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL.

Tout est prêt, Monsieur, s'il faut partir.

ÉTIENNE, *donnant de l'argent à l'hôtelier.*

Reçois avec mon or mon mépris, hérétique !

PAULINE, *suppliante.*

Mon père !...

L'HÔTELLIER, *philosophiquement.*

L'or est bon.

PAULINE, *à part.*

Au foyer domestique

Je vais me retrouver; ah ! quel beau jour luira

Lorsqu'une place vide enfin s'y remplira.

*(Elle s'enveloppe de sa mante, et sort en entraînant son père. Le livre de prière qu'elle oublie dans son trouble demeure sur la table.)*

## SCÈNE IV.

L'HOTELIER, *les regardant partir.*

Partis !...

*(A un valet.)**(Le valet sort.)*

Toi, va chercher mes hôtes... ces papistes,

M'ont bien payé !... Pourtant Genève sur leurs pistes

Pourrait bien s'attacher... ils ne sont pas dehors...

Un seigneur calviniste et sa maîtresse !... alors,

Que ce couple demeure, et ma fortune est prompte...

Le mariage ici toujours lésine et compte !

Il a toute la vie, hélas, pour dépenser...

Vive l'amour... Il sait qu'il doit bientôt passer,

Que de se ruiner il a le temps à peine...

*(Écrivant sur un carnet.)*

Pour mes hôtes, d'abord, grand festin... quelle aubaine.

On vient... la jeune femme...



## SCÈNE V.

MARGUERITE, L'HOTELIER.

MARGUERITE.

Apprêtez tout ici ;

Monseigneur va venir.

L'HÔTELIER.

J'ai pour lui, Dieu merci,

Délogé des payens, famille déshonnête,

Qui profanaient mon toit, à deux livres par tête.

Père, fille et valet, j'ai tout chassé, ma foi.

MARGUERITE, *d'un ton de reproche.*

Un père, une femme...

L'HÔTELIER.

Oui, mais pauvres.

MARGUERITE.

Laissez-moi.

## SCÈNE VI.

MARGUERITE.

Lorsque près de ces murs, au château de son père,  
Albéric va chercher le pardon qu'il espère.

Quand son retour devra m'apporter, aujourd'hui,

La mort... ou ce bonheur qui toujours nous a fui,

Mon âme suit tremblante un amant qu'elle adore

Jusqu'aux pieds du vieillard que pour nous il implore,

Et demande à son père, enfin, s'il me reçoit,

Que de revoir le mien il me donne le droit.

Mais ne l'espérons pas ; mon père me condamne !

Il ignore pourtant qu'en son amour profane,

Infidèle à son Dieu, Marguerite a suivi

De la foi catholique un coupable ennemi !

Si jamais il le sait !

*(Elle se trouve près de la table ; ses yeux s'arrêtent  
sur le livre laissé par Pauline ; elle le saisit et l'ouvre  
avidement.)*

Ce livre... est-ce un délire !

Là, le nom de ma sœur, le mien !.. je les puis lire  
 Au bas de cette page !.. Oh ciel ! mon père et toi,  
 Ma sœur, sans me chercher vous passiez près de moi,  
 Et dans votre misère honorable et tremblante  
 Vous fûiez, exilés par ma honte insolente !

*(Après une pause et des larmes )*

Triste et doux souvenir !.. ce livre, ô mes foyers  
 A mes yeux rajeunis vous rœuvre tout entiers ;  
 Mais faudra-t-il toujours que de loin je t'envie,  
 Port où s'est abrité le plus doux de ma vie,  
 Terrestre paradis dont le seuil bien aimé  
 A ma douleur déchue est pour jamais fermé.

*(Elle tombe assise près de la table.)*

## SCÈNE VII.

MARGUERITE, *toujours assise*, ALBÉRIC, *qui paraît très pâle au fond.*

ALBÉRIC, *d'une voix sourde.*

Marguerite !

MARGUERITE, *sortant en sursaut de sa rêverie.*

Albéric !.. quelle pâleur mortelle !

Je n'ose interroger...

ALBÉRIC, *à part.*

Que dire...

MARGUERITE.

Quelle est-elle?..

Notre sentence?..

ALBÉRIC.

Écoute et ne me maudis pas :  
 Vers mon père, en tremblant, j'avais porté mes pas ;  
 Du parti huguenot farouche sentinelle,  
 Je savais que son cœur d'une haine éternelle,  
 A l'ombre des remparts qu'il bâtit pour Calvin,  
 Contre tout catholique amassait un levain ;  
 Longtemps à son aspect cette bouche enchaînée

N'osa de son arrêt tenter la destinée...

« Mon père, dis-je enfin, songez qu'à mon honneur  
 « Une femme a commis son sort et son bonheur ;  
 « De papistes fervents, à la fois sœur et fille,  
 « Elle oublia pour moi, religion, famille !  
 « Près de moi sous ses pas, en fuyant tout appui,  
 « Ne s'ouvrait nulle route... et ses pas m'ont suivi ! .  
 « Aux fautes qu'ennoblit la sainte confiance,  
 « A ces trésors d'amour livrés sans récompense,  
 « A l'enfant d'un soldat, qui, de sang épuisé,  
 « Par moi sentit rougir son front cicatrisé,  
 « Pour illustrer encore un nom dont on vous nomme,  
 « Mon père, il faut payer sa dette en gentilhomme ! »

MARGUERITE, *avec amour.*

Généreux Albéric...

ALBÉRIC.

« Alors qu'un d'Apremont,  
 Reprit mon père « osa nous faire cet affront,  
 « D'attacher à son sort une papiste obscure.  
 « J'ai dit, d'un juste orgueil étouffant le murmure,  
 « Qu'à sa condition... et qu'à sa faute après  
 « Je pourrais pardonner... à son culte... jamais !.. »

MARGUERITE.

Malheureuse !..

ALBÉRIC.

« Mon père, ayez pitié, criai-je  
 « Peut-elle fuir la honte au prix d'un sacrilège ?  
 « Ah ! lorsque sur le trône aujourd'hui deux partis  
 « Sont en une famille ensemble convertis,  
 « Dois-je, servant toujours votre haine sauvage,  
 « Aller briser un cœur tout plein de mon image !  
 « Non, que ce front, beau lys par l'orage courbé,  
 « Refleurisse au pardon, rayon du ciel tombé ! .  
 Mais lui : « Va-t-en, dit-il, de ces rois que l'on flatte  
 « Je n'imite pas, moi, la clémence apostate.  
 « Va, retourne à Paris... à l'instant même... et là

« Peut-être qu'en combats cette paix changera !  
 « J'attends seul en ces murs que le signal d'alarmes  
 « Promette encore un sang catholique à mes armes.  
 « Mais tu ne parliras qu'après avoir juré...

(*Il s'arrête et hésite.*)

MARGUERITE.

Parle... achève à tout prix...

ALBÉRIC, *reprenant lentement.*

« Que, tant que je vivrai,  
 « Tu n'épouseras point celle que ta faiblesse  
 « Voudrait faire accepter pour fille à ma vieillesse.  
 « Jure ou je te maudis...

MARGUERITE.

Te maudire, ô mon Dieu !

ALBÉRIC.

Punis moi, Marguerite, à ce terrible vœu  
 J'ai souscrit... sur mon front j'ai vu la foudre ! un père  
 Qui maudit... c'est de Dieu la vivante colère...  
 Je ne l'ignore pas maintenant... mon serment  
 Brise à jamais le tien envers un lâche amant.  
 A ton tour, sans pitié, tu peux cesser de suivre  
 L'insensé qui te frappe et sans toi ne peut vivre. [leurs,  
 Mais mon crime est encore moins grand que mes dou-  
 Reste et je suis ingrat... mais si tu pars, je meurs !..

MARGUERITE, *après un silence.*

Ami, je resterai... mes larmes te font grâce,  
 Car jamais un enfant, d'un père qui menace,  
 Ne brave la colère impunément... Eh bien !  
 Si rivant dans sa faute un coupable lien,  
 Dieu semble éterniser l'opprobre que j'affronte,  
 Sous mon amour je veux te voiler cette honte...  
 Près de toi mon courage aura tant de pouvoir,  
 Que tu ne verras point qu'il lui manque l'espoir;  
 Ne crains rien !.. mes remords cachés à ta souffrance  
 Seront mon châtement et non pas ma vengeance !..

ALBÉRIC

Noble cœur!..

## SCÈNE VIII.

L'HOTELIER, ALBÉRIC, MARGUERITE.

L'HÔTELIER, *une lettre à la main.*

Pardonnez... un message important...

A la maison de ville on vous mande à l'instant,  
Monseigneur...ALBÉRIC, *ouvrant la lettre et lisant*

Un courrier de Paris à Genève

Arrive. — Le conseil me réclame et sans trêve...

M'éloigner ! lorsqu'ici vont venir mes amis...

*(A Marguerite.)*Quand l'espoir du pardon m'était encore permis  
J'ai voulu, convoquant leur tendresse empressée,  
Leur offrir, au banquet, ma belle fiancée !  
Vain espoir !...*(A l'hôtelier qui est resté au fond.)*

Faites-les attendre — je reviens.

*(A Marguerite.)*

Reçois-les...

MARGUERITE.

Non, je sors.

ALBÉRIC, *d'un ton de reproche.*

Mes amis sont les tiens!...

MARGUERITE.

Qu'ils respectent alors ma douleur solitaire,  
La dernière vertu des fautes sur la terre...*(Elle sort d'un côté, Albéric s'échappe par le fond.)*

## SCÈNE IX.

L'HOTELIER, *seul.*

On boude, ce me semble ; au moment d'un repas

Ce dépit... économe, ici ne me plaît pas.

La brouille est toujours sobre... Hélas ! chaque dispute

Par deux couverts de moins, mon livre la suppute.  
 Mais leurs hôtes, du moins, ici vont arriver ;  
 Par compensation puissent-ils me prouver,  
 Avec un appétit au dessert encor jeune,  
 Qu'ils sont bien huguenots... par horreur pour le jeuê.  
 Oui, fort heureusement, par des sentiers maudits  
 Ces joyeux réformés gagnent le paradis,  
 Entremêlant, pécheurs des plus évangéliques,  
 Leur route vers le ciel de haltes diaboliques !

## SCÈNE X.

DURESNEL, D'ASTARAC, L'HOTELIER *gentils*  
*hommes qui entrent impétueusement.*

L'HÔTELIER, *aux gentilshommes.*

Le déjeuner est prêt... et monseigneur absent  
 Revient bientôt...

DURESNEL.

Tais toi ! plus de festin, du sang !

L'HÔTELIER, *abasourdi.*

Hein, que dit-on ?

DURESNEL.

Va-t-en !

*(L'hôtelier sort.)*

D'ASTARAC à *Duresnel.*

Non ! l'horrible nouvelle,

Que ton retour soudain à notre effroi révèle,  
 Nous ne la croyons pas.

DURESNEL.

Frère, à l'heure qu'il est,  
 S'il n'eût quitté Paris, nul de nous ne vivrait !...

D'ASTARAC.

Quoi ! tant d'horreurs ?... Achève, ami...

DURESNEL.

Nos adversaires

Au tocsin du massacre ont réveillé les guerres !  
 A Paris, en un jour, nos frères bien aimés...

Comme un tombeau, sur eux, ces murs se sont fermés  
Leurs cadavres, débris d'une infernale orgie.  
Seuls ont fui... dans les flots de la Seine rougie !

D'ASTARAC.

On te trompe !... Impossible !...

DURESNEL.

Impossible, dis-tu ?.

Ton frère, le premier, sans avoir combattu  
Est mort ; rien de sacré, ni sommeil, ni faiblesse !..  
Ton aïeul, Montaubert !... toute notre noblesse,  
Tous mes parents, à moi ; ta mère, d'Aubigny !  
Et notre père à tous, Coligny !...

TOUS.

Coligny !...

D'ASTARAC.

Mais... le roi ?

DURESNEL.

Charles IX et sa mère et les Guise  
Ont tout fait. — Le succès de l'horrible entreprise,  
Du meurtre universel l'ordre en France donné,  
Seront bientôt connus de Genève indigné.  
Ah ! que notre parti tout sanglant se relève.,.  
Ils le veulent, la guerre !... Et la guerre sans trêve,  
La guerre sans pitié, la guerre en assassins !  
Que tout papiste meure où l'atteindront nos mains.

TOUS.

Oui, vengeance !

*(On frappe ; l'un deux va ouvrir.)*

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, ÉTIENNE MAUROY, *paraissant au fond.*

ÉTIENNE.

Excusez, messeigneurs, pour ma fille,  
Je viens ici chercher un livre de famille,

Livre d'heures, par elle, oublié dans ce lieu.

DURESNEL.

On n'attend pas longtemps ta justice, ô mon Dieu !

*(La main sur la dague.)*

Cet homme est catholique !...

*(On entoure Etienne.)*

ÉTIENNE.

Oui, je le suis, sans doute;

Quel droit donne ce titre à vos poignards ?

DURESNEL

Ecoute

Ce que les tiens ont fait... Ils viennent d'immoler  
Nos frères à Paris... Tout ton sang va couler  
En expiation de ce massacre impie ?

ÉTIENNE.

Un crime venge un crime et jamais ne l'expie...

On a déshonoré, dites-vous, notre foi ;

*(Avec un cri.)*

Ne déshonorez pas la vôtre... épargnez-moi !  
Pour ma fille, qu'au loin sans défense je laisse :  
Dans ses premiers transports ce peuple à sa faiblesse  
Ne pardonnerait pas .. Laissez-moi la sauver...  
Je vous le jure, après je viens vous retrouver.

DURESNEL.

Il veut fuir, il a peur.

ÉTIENNE.

Oui, pour ma fille... unique

Restée entre ces murs.

DURESNEL.

C'est bien le catholique !

Lâche autant que cruel, mendiant la pitié  
Des hommes que, vainqueur, il brisait sous le pié !..  
Eh bien ! avec la honte accordons-lui la vie :  
Qu'il implore à genoux ce salut qu'il envie ;  
Flétrissons à la fois sur ce front ennemi  
Tous les bourreaux du jour de Saint-Barthélemy.



Les coups de nos poignards seraient trop honorables  
Pour ces vils assassins, un soufflet...

*(Il s'avance pour le frapper.)*

ÉTIENNE, *le repoussant d'un mouvement terrible.*

Misérables !..

*(Avec un rire de pitié.)*

Vous, enfants... vous, flétrir une vie en un jour ;  
Vous, vaincus de Jarnac, fuyards de Montcontour !  
Toucher, vous, tant de fois chassés sous mon épée,  
Ma face que, trente ans, le fer seul a frappée !  
Que dis-je !.. vous osiez croire qu'à vos genoux,  
Moi, j'irais mendier une grâce de vous !...  
A genoux ! moi, vieillard ! sur le bord de ma tombe :  
Ce n'est plus à demi qu'à mon âge on y tombe.  
Ne frappez pas au front !... Je ne sais plus plier...  
Dans le sépulcre il faut me jeter tout entier !

TOUS.

A genoux !..

*(Ils l'entourent et l'accablent.)*

ÉTIENNE.

Ah ! cet homme, accablé par le nombre,  
Lâches ! vous ferait fuir sous ses pas comme une ombre

*(Avec un cri de désespoir.)*

S'il avait une épée !... une épée !...

DURESNEL, *lui jetant la sienne et saisissant celle d'un autre.*

Eh bien ! soit !..

Ce honteux châtiment qu'a tout papiste on doit,  
Qu'il l'obtienne en soldat !... Sa mort par nous jurée  
Entre mes seules mains n'est pas moins assurée...  
Place !..

*(On leur laisse le champ libre, ils se mettent en garde.)*

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Quel est ce bruit... et cette voix ?..

ÉTIENNE , *apercevant sa fille.*

Oh ? ciel ! . .

MARGUERITE , *à part, avec un cri étouffé.*

C'était lui !...

*(Elle demeure atterrée.)*

DURESNEL , *à Marguerite.*

Laissez-nous... Ce moment est mortel !..

Nos frères ont péri !

*(A Étienne.)*

Reprenons notre tâche...

ÉTIENNE , *avec égarement et d'une voix entrecoupée.*

Non !.. non !.. plus de duel. j'ai peur.. je suis un lâche!..

De tous les nobles droits vous m'aviez bien exclus !

A quoi sert de défendre un honneur qu'on n'a plus !..

Se peut-il que pour moi le destin se décide ?...

*(Designant Marguerite d'un geste violent.)*

Ma fille... Oui, c'est ma fille ! infâme et parricide,

Quand vers moi la balance était près de tomber

Sous sa honte pour vous elle la fait courber.

DURESNEL , *et les autres à voix basse.*

Sa fille !...

ÉTIENNE.

Dans ma main... Dérision amère ?

Une épée !

*(Il la jette et s'agenouille )*

A genoux, la face contre terre !..

Prodiguez à mon front l'insulte de vos bras !..

S'il se peut maintenant qu'ils atteignent si bas.

*(Il se traîne aux pieds des seigneurs qui reculent avec un mouvement involontaire.)*

Mais pourtant, ce vieillard, tombé, qu'on déshonore,

Qu'on brise, qu'on achève, il garde une arme encore

Qui ne le trompe pas, qui lui survit toujours...

Que n'éloigne aucun lieu !... que n'usent aucuns jours !

Au souffle du mourant tout entière restée,

Cette armée, dont Dieu seul dirige la portée,

Vengera le vieillard de tant d'affliction !...  
 Tremblez !... Cette armée, c'est... sa malédiction !  
 (*Il sort au milieu des gentilshommes huguenots atterrés.*)

## SCÈNE XIII.

MARGUERITE, *tombée évanouie sur le plancher,*  
 DURESNEL, D'ASTARAC, GENTILSHOMMES.

DURESNEL, *s'approchant de Marguerite qu'on a relevée.*  
 Reprenez vos esprits... Rassurez-vous, Madame.

MARGUERITE, *avec égarement.*

Maudite...

DURESNEL, *apercevant Albéric qui arrive par le côté.*

Albéric... viens... sa douleur te réclame !

Maudite par son père...

ALBÉRIC, *s'agenouillant près de Marguerite.*

Ah ! pauvre amie !...

(*Aux gentilshommes.*)

Ainsi,

Là, près de vous...

DURESNEL.

A peine... il s'échappe d'ici...

(*Tocsin et cris au dehors.*)

ALBÉRIC.

On la vengera trop !... Ce tocsin, ce tumulte,  
 Annoncent que Genève, ensanglantant son culte  
 Contre tout Catholique en ces murs oublié,  
 Exerce représaille à son tour sans pitié !  
 Ah ! si le ciel ne put épargner des victimes  
 A notre cause, amis, épargnons-lui des crimes !  
 Sauvons des malheureux...

DURESNEL, *avec fureur.*

Des ennemis sans foi !..

ALBÉRIC, *avec élan.*

Sans défense aujourd'hui !

(*Désignant Marguerite du geste.*)

Courez... je reste, moi...

(*Duresnel et les autres gentilhommes sortent.*)

(*A Marguerite.*)

Marguerite... oublions ce fatal anathème.

MARGUERITE, *sortant de sa stupeur.*

Qui me parle...

(*Regardant Albéric.*)

Albéric...

ALBÉRIC.

Tu m'accuses ..

MARGUERITE.

Je t'aime.

Mais seule.. laisse-moi.. je suis mieux... ne crains rien..

ALBÉRIC, *à part.*

De trouver ceux qu'elle aime, ah ! s'il est un moyen,  
Cherchons... protégeons-les...

(*Il sort.*)

MARGUERITE, *seule.*

Oui, qu'ici Marguerite

Soit seule pour sa mort comme ses jours maudite.

Lui !... qu'avait si longtemps pleuré mon désespoir,

C'était donc pour cela qu'il devait me revoir...

Sa haine seule en lui me reconnaît... N'importe !

Que votre volonté soit toujours la plus forte...

Vous avez condamné votre enfant à mourir...

Mon père !... sans murmure elle doit obéir !...

(*Avec emportement.*)

Pourquoi traîner toujours cette honte mortelle ?...

Ma coupable existence, hélas !... à quoi sert-elle ?

Je te laisse, Albéric... Adieu !... pardonne-moi ;

L'opprobre est un fardeau trop lourd .. même avec toi..

VOIX EN DEHORS, *accompagnées de tumulte.*  
Vengeance !

MARGUERITE.

Ces clameurs, ces bruits. .

VOIX DE LA FOULE.

Mort aux papistes !

MARGUERITE.

Oh ! oui !... je me souviens... Ce sont les calvinistes. .  
N'ont-ils pas à venger leurs frères massacrés ?...  
Mais mon père et ma sœur peut-être... demeurés  
Dans cette ville ?... Oh !... Ciel !...

(*Cris en dehors, coups de feu.*)

VOIX DE LA FOULE.

A mort la catholique !..

### SCÈNE XIV.

MARGUERITE, MARCEL, *portant Pauline évanouie.*

MARCEL.

Ah ! qui que vous soyez... de la fureur publique  
Préservez cette pauvre enfant qui ne peut fuir !...  
La terreur en mes bras l'a fait évanouir...  
C'est le dernier enfant de mon maître, Madame...  
Ils veulent l'égorger !.. elle aussi !.. C'est infâme !..  
Sauvez-la !..

MARGUERITE, *qui les a considérés tous deux.*

Cet homme... Est-ce un prestige trompeur ?..

Et cette jeune fille...

MARCEL.

On vient...

MARGUERITE, *avec éclat.*

N'ayez pas peur,

Je la défendrai, moi !..

### SCÈNE XV.

LES MÊMES, L'HOTELIER.

L'HÔTELIER, *apercevant Marcel et Pauline.*

Ces papistes encore !...

Sortez d'ici.

MARGUERITE.

Restez...

L'HÔTELIER.

Mais Votre Grace ignore

Qu'elle se perd?..

*(Bruit sur la place.)*

MARGUERITE.

Qu'importe! .

L'HÔTELIER.

Entendez-vous leurs pas?

Ils viennent...

MARGUERITE, *avec énergie.*

Je vous dis qu'ils ne la tueront pas!..

A quoi bon, m'écriais-je, une vie où l'on pleure...

J'allais mourir... Mon Dieu! C'était trop tôt d'une heure

Je ne perds plus ma vie et la donne... Oh! merci!..

L'HÔTELIER.

Mais un de nos croyans, à l'instant, près d'ici,

Défendait ces proscrits... On l'a frappé lui-même...

MARGUERITE.

Fuyez... laissez-moi seule en ce péril suprême...

L'HÔTELIER, *allant écouter à la porte.*

S'ils brûlent ma maison!... ils arrivent... bientôt...

MARGUERITE, *prenant un bracelet, et le lui jetant.*

Ces diamants... Voici bien plus qu'elle ne vaut.

Laissez-nous, et fermez cette porte...

*(L'hôtelier sort.)*

## SCÈNE XVI.

MARGUERITE, MARCEL, PAULINE, *toujours évanouie.*

MARCEL.

Ah! j'espère!..

MARGUERITE, *s'approchant de Pauline, à part.*  
C'est bien elle !...

(*Haut.*)

A l'instant vous parliez de son père. .  
Est-il sauvé?..

MARCEL.

Mon maître est ici revenu,  
De ce moment, hélas !., nos regards l'ont perdu...  
(*Clameurs au dehors. — Il s'approche de la fenêtre.*)  
Mais ils nous suivent, nous !... tenez .. Ciel... un jeune  
Retient ces furieux... [homme

MARGUERITE, *s'approchant aussi de la fenêtre.*)

Déjà mon cœur le nomme.

MARCEL.

Il arrête leurs pas... il désarme leur main.

MARGUERITE, *regardant.*

C'est lui, mon Albéric.

MARCEL.

Il les entraîne enfin...

(*Montrant Pauline.*)

Oh ! gardez cette enfant qui se meurt d'épouvante...  
Mon maître ignore encor si sa fille est vivante...  
Vers lui je cours...

MARGUERITE, *avec inquiétude.*

Déjà !...

MARCEL, *indiquant qu'il fait nuit au dehors.*

La nuit va me cacher !

MARGUERITE, *montrant Pauline.*

Dans l'ombre que plus tard, on vienne la chercher.

MARCEL.

Votre nom ? que, du moins, je le dise à son père.

MARGUERITE, *qui donne des soins à Pauline.*

Mon nom !... qu'importe !..

MARCEL

Oh ! Ciel ! plus je vous considère...  
Ces traits à mes regards dans leur trouble, échappés...

Madame ?... Seriez-vous... parlez !. .

MARGUERITE.

Vous vous trompez.

Je ne vous connais pas...

MARCEL, *à part.*

J'en suis certain .. C'est elle ! ..

Sa voix ! son cœur !

MARGUERITE.

Songez à la terreur mortelle

De votre maître... Allez !... Il est temps...

MARCEL, *sortant.*

J'obéis.

## SCÈNE XVII.

PAULINE, MARGUERITE.

PAULINE, *qui a repris lentement ses sens pendant la scène précédente.*

Mon père !.. Il n'est plus là !.. Mon père ! Ah ! je frémis !

MARGUERITE.

Vous le verrez...

PAULINE, *regardant autour d'elle.*

Où suis-je ?

MARGUERITE.

En sûreté.

PAULINE.

Madame,

Vous me sauvez?.. Qui donc êtes-vous?..

MARGUERITE.

Une femme

Assez heureuse, enfant, pour vous donner abri  
Jusqu'à l'heure où, pour fuir, votre père chéri  
Rappellera sa fille...

PAULINE

Oh ! que vous êtes bonne !...

*(Elle retombe sur son fauteuil avec anéantissement.)*



Mais que ma protectrice à présent me pardonne...  
 A ses généreux soins si je ne répons mieux ;  
 Je sens que... la fatigue appesantit mes yeux,  
 J'étais déjà si faible... une terreur pareille...  
 Je succombe....

MARGUERITE.

Dormez enfant !.. sur vous je veille !..

PAULINE.

Ne faut-il pas à Dieu rendre grâces aussi ?  
 Il vous envoie à nous..

MARGUERITE, *prenant le livre oublié, et le remettant à Pauline.*

Priez.

PAULINE.

Ce livre... ici

Nous l'avons oublié !.. vous daignez me le rendre !  
 Si vous saviez quelle est ma joie à le reprendre !..  
 Vous ne pouvez comprendre... Oh non !.. ce livre vient  
 D'une sœur bien pleurée !..

*(Elle s'agenouille en priant.)*

MARGUERITE, *à part.*

Ah ! son cœur se souvient. .

*(Haut.)*

Priez pour votre père, ô noble jeune fille ;  
 Pour tout être chéri par vous, amis, famille ;  
 Et s'il en était un malheureux aujourd'hui,  
 Coupable même, alors priez surtout pour lui.  
 Si du devoir, hélas ! pour jamais exilée  
 Quelque pauvre âme au loin vous implore voilée,  
 Jetez-lui, par pitié, l'aumône d'un seul vœu,  
 Vous, jeune ange, resté sous les ailes de Dieu.  
*(Elle tombe assise sur le fauteuil devant lequel Pauline est agenouillée.)*

PAULINE.

Vous avez, dirait-on, deviné notre histoire...  
 Ce que je sens pour vous, à peine j'y puis croire...

Quel pouvoir inconnu pour moi prête aujourd'hui  
 Un charme si puissant, Madame, à votre appui ?..  
 Et fait, quand je vous trouve étrangère entre mille,  
 Reconnaître à mes yeux vos bras comme un asile !

*(Elle se courbe dans ses bras et paraît s'endormir.)*

MARGUERITE.

Dans mes bras ! le passé pur et joyeux renaît,  
 Je berce encor l'enfant que mon cœur me donnait... :

*(Elle dit, ou chante, sur un air grave et mélancolique  
 les paroles suivantes.)*

Dormez, dormez !.. que tout bruit meure,  
 Enfant sous le toit paternel ;  
 Qu'une seule voix, à cette heure,  
 Parle au sein de cette demeure  
 Dans les songes... la voix du ciel...  
 Dormez ! que l'aurore vermeille,  
 Comme une sœur venant à vous,  
 Dans votre couche vous éveille...

PAULINE, *qui s'est ranimée peu à peu à ces paroles et qui  
 se lève.*

Je ne me trompe pas... c'est bien ce chant si doux  
 Que murmurait ma sœur à mon chevet... Madame,  
 D'où le savez-vous donc ?.. Le trouble de mon âme,  
 Vos soins si dévoués... déjà tout aurait dû  
 Révéler à mon cœur le bien qu'il a perdu.

MARGUERITE.

Que dites-vous ! à moi qui vous suis étrangère ?..

PAULINE, *avec chaleur.*

Non ! une voix d'en haut n'est jamais mensongère !..  
 Ces souvenirs sacrés qui semblaient sommeiller,  
 Cette voix ne saurait en vain les réveiller !..  
 Votre désordre en vain se déguise à ma vue...

MARGUERITE, *à part, dans le plus grand trouble.*

Ah ! je m'étais juré de mourir inconnue ;  
 Mais ma force est à bout... Seigneur ! inspirez-moi

PAULINE, *avec un accent entraînant.*

Des larmes !.. vous voulez me repousser... pourquoi ?  
Parlez donc !.. malgré vous la vérité l'emporte ;  
Avouez que ma sœur si chérie...

MARGUERITE, *avec effort.*

Elle est morte !..

PAULINE, *avec un cri.*

Morte !..

MARGUERITE.

A son front pâli mon bras prêtait appui...  
Quand son dernier soupir vers sa Pauline a fui.  
La pauvre Marguerite, à cette heure endormie,  
Dans nos longs entretiens le soir à son amie  
Avait appris ce chant que j'ai redit ; ce chant  
Son plus doux souvenir... et le mien à présent.  
D'une voix faible : « Allez vers mes parents, dit-elle,  
« Qu'ils sachent que ma faute, hélas ! me fut mortelle  
« D'un coupable bonheur on m'entourait en vain,  
« Du foyer paternel l'air manquait à mon sein !  
« Si vous pouviez, pour moi, les chérir, les défendre,  
« Si mon amour perdu, vous pouviez le leur rendre,  
« Ce sont là les plus chers d'entre mes derniers vœux  
« A moi, si méprisée et maudite par eux !... »

PAULINE.

Qui ?.. maudite par nous ? qui ? ma sœur Marguerite,  
Par sa Pauline, hélas ! par son enfant proscrite !..  
Elle l'a cru mourante et ma voix ne peut donc  
Jamais la réveiller pour un dernier pardon !..  
Ah ! mais... je vous le jure, elle que Dieu m'enlève.  
Son souvenir était mon trésor, mon seul rêve !..  
Dans nos foyers qu'en deuil cette ingrate mettait,  
Toujours auprès de nous sa pensée habitait :  
Plus qu'à l'ordre d'un maître, à ses regrets fidèle,  
Notre vieux serviteur avec moi parlait d'elle...  
Elle seule a charmé nos entretiens secrets !..  
Pour la revoir encor, pour l'embrasser, j'aurais

Sacrifié ma vie !.. Et voilà qu'elle est morte !..

*(Elle pleure)*

MARGUERITE, *à part.*

Ah ! la tentation pour mon cœur est trop forte !..

Ai-je à tant de douleur le droit de me cacher ?..

Ses larmes, d'un baiser je pourrais les sécher,

Et je souffrirais, moi, plus longtemps qu'elle pleure !..

Non je lui dirai tout ! j'ai trop lutté !.. C'est l'heure !..

*(Elle s'élançe vers Pauline. Bruit au dehors.)*

Soyons heureuse ; on vient... mon père !.. Dieu défend

A la coupable sœur d'embrasser cette enfant !..

### SCÈNE XVIII.

PAULINE, MARGUERITE, ÉTIENNE, MARCEL.

*Pauline court à son père.*

PAULINE.

Si vous pouviez savoir, mon père, quel courage,

Quel amour tutélaire ont sauvé dans l'orage

Les jours de votre enfant !.. Mon père, comme nous,

De notre protectrice embrassez les genoux.

ÉTIENNE, *s'inclinant aussi devant Marguerite, mais sans la regarder.*

Ah ! ce pauvre vieillard dont vous sauvez la race

A vos pieds prosterné, Madame, vous rend grâce !

*(A Pauline.)*

Il faut fuir dans la nuit. . un ennemi mourant

Lègue un pieux message à mon honneur, garant

De cette mission qui pressé notre route

Vers Paris...

*(Il fait quelques pas pour emmener Pauline.)*

MARGUERITE, *s'approchant de son père.*

Ah ! du moins qu'un instant l'on m'écoute.

*(Bas à Etienne qui a éloigné du geste Pauline.)*

Lorsqu'à ce peuple était livré sans défenseur

Le sang de votre fille, alors j'étais sa sœur...  
 Luttant pour protéger Pauline poursuivie,  
 J'osais voler le droit de lui donner ma vie ;  
 Mais son sort innocent, quand a fui le danger,  
 A mon destin flétri, redevient étranger ;  
 Et ne redoutez pas qu'à cette heure mortelle  
 J'aie un instant peut-être usurpé sa tutelle ;  
 Moi, sa sœur, dont le nom est pour elle un secret,  
 Je ne laisserai pas, même, un trop long regret.  
 Pour la sauver encore, oui, je me suis cachée !...  
 Reprenez-la sans peur... je ne l'ai pas touchée !

PAULINE, *se rapprochant.*

Pour la dernière fois, adieu, Madame !...

MARGUERITE.

Adieu !...

(*Étienne fait signe à Marcel de prendre le bras de Pauline ; tous deux sortent, il les suit à pas lents et disparaît aussi.*)

MARGUERITE.

Eloignés pour toujours...

## SCÈNE XIX.

MARGUERITE, ÉTIENNE, *reparaissant seul au fond.*

ÉTIENNE.

Marguerite.

MARGUERITE.

O mon Dieu !

ÉTIENNE, *lui tendant les bras.*

Marguerite !

MARGUERITE, *s'y jetant.*

Mon père !

ÉTIENNE.

Et tu croyais peut-être

Que le premier enfant que le ciel me fit naître,

Après l'avoir maudite, en exil, à jamais

Sans un embrassement, je l'abandonnerais !

Mais à travers ton crime, à travers ma colère,  
 De mes deux filles, toi, c'était toi la plus chère !  
 Toi que pleuraient mes nuits, toi qu'appelaient mes jours,  
 Toi qu'envain proscrivait l'orgueil de mes discours.  
 Dans ce cœur insensé, dont le courroux t'accable !  
 Il n'est que ma tendresse aujourd'hui d'implacable.  
 Enfants, part de nous-même où l'autre incessamment  
 Cherche à se réunir avec gémississement,  
 Par l'abandon trompée et la honte flétrie,  
 Toujours pour vous, hélas ! vit notre idolâtrie.  
 Ah ! plus vos bras, que Dieu fit croître auparavant  
 Autour de notre sein, comme un appui vivant,  
 Connaissant vers nos cœurs les routes les plus sûres,  
 Y creusent à plaisir de mortelles blessures,  
 Plus notre plaie est large et plus le coup profond,  
 Moins on peut vous haïr, car l'amour est au fond !

MARGUERITE.

Dites bien que du front de l'enfant qui vous aime  
 Vous avez détourné, mon père, l'anathème !

ÉTIENNE.

Moi, te maudire ! Hélas ! quand ta mère expira :  
 « Mes deux petits enfants, dit-elle, les voilà...  
 « Jure de les aimer, ces restes de moi-même,  
 « D'un amour sans réserve, inépuisable... extrême !  
 « Que leurs cris douloureux, que leurs plaintes, là bas,  
 « Dans mon dernier sommeil ne me réveillent pas,  
 « Moi qui, pour les aller consoler, pauvre mère,  
 « Ne pourrais soulever jamais ma lourde pierre. . .

(Avec énergie.)

« Au prix de tout mon sang, de mon salut je veux,  
 M'écriai-je, « les rendre heureuses toutes deux !  
 « Mais bénissez au moins, du bord de votre couche,  
 « Pour la dernière fois leurs fronts. » Dieu sur sa bouche  
 De la mort pour jamais avait posé le sceau...  
 Et toi seule pleurais... l'autre était au berceau !

MARGUERITE.

Oh ! combien je bénis votre noble tendresse,  
 Qui, daignant relever la pauvre pécheresse,  
 Fait descendre un rayon de bonheur et de paix  
 Au gouffre où l'avenir le replonge, à jamais.

ÉTIENNE.

Qu'oses-tu dire?... Ainsi du ciel on désespère !  
 Non, le ciel ne veut pas qu'en vain pardonne un père ;  
 Que le pasteur, frustré du fruit de son travail,  
 Rentre sans la brebis égarée au bercail.  
 Pendant longtemps, de nous, la pauvre enfant perdue,  
 Fut pleurée !.. aujourd'hui, viens... elle est attendue !..  
 Oui, tout l'attend, sa place à la table, au foyer,  
 Vide toujours — la chambre où Dieu la vit prier  
 Jeune fille — sa chambre à présent solitaire,  
 Celle où naquit sa sœur. celle où mourut sa mère !  
 Ces muets souvenirs, réveillés en un jour,  
 De leur hôte chéri salueront le retour.  
 Suis-moi ! près de ta sœur, de toi seule occupée,  
 Je vais reprendre enfin la tendresse usurpée  
 A celui qui perdit ta jeunesse, à celui  
 Qui fait rougir nos fronts : le temps qui s'est enfui  
 Pour toi près de cet homme, effacé de ta vie !  
 Tu n'auras à nos cœurs jamais été ravie.  
 L'exil de mon enfant, l'opprobre de mon nom,  
 Viens ! nous aurons rêvé tout cela, viens !...

MARGUERITE.

Oh ! non !

Grâce, mon père, il faut suivre sa destinée,  
 L'on ne peut se reprendre à qui l'on s'est donnée ?..

ÉTIENNE.

Mais à ton dévouement quel titre a-t-il, dis-moi,  
 Ce maître sans estime et cet amant sans foi ?  
 D'un triomphe infamant, victime promenée,  
 Attendras-tu, vieillie en ta faute obstinée,  
 Qu'il mène, sous tes yeux, ta rivale à l'autel

D'où t'éloigne, à plaisir, son mépris éternel ?  
Sera-ce enfin l'épreuve où ton amour succombe ?

MARGUERITE.

Il est sous chaque autel place pour une tombe...  
Je suis prête! . . la mort sera ma guérison...  
D'un calice épuisé la lie est un poison...

ÉTIENNE

Tu veux rester... eh bien, pour l'enfant criminelle  
En vain j'ai dégradé ma fierté paternelle !  
En vain j'ai partagé ta faute en l'adoptant...  
Rien n'a pu te toucher... Adieu... ta sœur m'attend.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, PAULINE, *qui a paru au fond.*

PAULINE.

Non, elle n'attend pas... non, elle est revenue...  
C'est ma sœur, je sais tout ! Marcel l'a reconnue ;  
Il me l'a dit ; alors je l'ai juré... mes pas,  
Sans elle, de ce lieu ne s'éloigneront pas !

ÉTIENNE.

Que veut-elle !...

MARGUERITE.

O mon Dieu !...

PAULINE, à *Marguerite.*

Toi que j'ai tant pleurée,

Pouvais-tu te soustraire à mon âme navrée ?  
Par un rôle trompeur à mes yeux te changer,  
Laisser entre nos pleurs un masque mensonger !  
Mon idole, réponds !.. Ta sœur, ton orpheline !...  
Tu ne l'aimes donc plus ?...

MARGUERITE *se jetant dans ses bras.*

Pauline ! ma Pauline !...

ÉTIENNE *cherchant à entraîner Pauline.*

Mais rester, c'est nous perdre !

PAULINE.

Ah ! dussé-je périr



Pour la quitter mes bras ne peuvent se rouvrir.  
 Non, de votre vengeance, injuste ou légitime,  
 Pour accepter ma part, j'aime trop la victime !...  
 J'ai trop souffert loin d'elle !...

*(Mouvement d'Étienne.)*

Au péril de ses jours

Elle est ma protectrice et fut ma sœur toujours.  
 Vous n'arracherez plus à mes mains obstinées  
 L'appui, l'ange gardien de mes jeunes années.

ÉTIENNE.

J'ai voulu l'entraîner, elle seule à nos bras  
 Se refuse !..

MARGUERITE.

Pitié ! ne me déchirez pas !...

PAULINE.

Est-il vrai, Marguerite ?...

MARGUERITE.

Ah ! ma raison s'égaré !...

Ma sœur, mon père et lui... Grâce !...

PAULINE.

Qui nous sépare ?

Est-ce toi ?...

ÉTIENNE.

C'est l'infâme, à nous deux préféré

Par elle !...

*(En ce moment Albéric paraît au fond.)*

MARGUERITE.

C'est son père !... Albéric a juré  
 (Maudit déjà, tremblant sous l'horrible anathème)  
 De refuser son nom à la femme qu'il aime !

PAULINE.

Ah ! ce vieillard... ma voix aussi le maudira.

## SCÈNE XXI.

ÉTIENNE, MARGUERITE, PAULINE, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

Ne le condamnez point... Dieu l'a frappé déjà !...

MARGUERITE.

Albéric !

ALBÉRIC.

Qui n'a plus que deux devoirs sur terre !  
 Pleurer son père; ensuite, après un deuil austère,  
 Vous rendre enfin l'honneur, chèrement recouvré,  
 D'un catholique, hélas, le bras désespéré  
 M'a fait orphelin...

ÉTIENNE, *avec une fureur étouffée.*

Ah ! ce que vient de m'apprendre  
 Le ciel vengeur... déjà j'aurais dû le comprendre.

*(A Marguerite.)*

Un homme t'égarait, toi, mon bien le plus cher !  
 Et moi, rien qu'à sa route où luit au loin l'enfer,  
 Je n'ai pas reconnu le calviniste infâme !

MARGUERITE.

Mon père !...

ÉTIENNE, *avec violence*

Dans quel temple en ferais-tu ta femme ?..  
 La conduis-tu, fatal encore en l'exauçant,  
 Vers l'autel sacrilège où Dieu même est absent ?..  
 Entre Christ et Calvin plus d'union impie !  
 Penses-tu qu'en un jour tout un passé s'expie,  
 Que ce fleuve de sang, entre nous épanché  
 A son souffle tardif s'arrête desséché !...  
 Une fête, un hymen, dans la lutte mortelle !...  
 Font-ils grâce les morts ! la tombe épouse-t-elle ?  
 Depuis quand cette cloche, au gré de ses tocsins,  
 Naguère ralliant un peuple d'assassins,  
 Pour le vain carillon de folles fiançailles,

Désapprend-elle ainsi le glas des funérailles?...  
 MARGUERITE.

Pitié...

ÉTIENNE.

Viens, je t'arrache à ce dernier affront.  
 Viens ! ma fille !...

ALBÉRIC, *avec force.*

Restez, duchesse d'Apremont!..

ÉTIENNE, *à Albéric.*

Duchesse d'Apremont ? Ce nom... répons... ton père  
 Expire à l'instant?..

ALBÉRIC.

Oui.

ÉTIENNE.

Je puis donc satisfaire,  
 Prêt à rompre tout pacte avec mes ennemis,  
 A ce dernier devoir par le mourant commis.

ALBÉRIC.

Que dit-il?...

ÉTIENNE.

Tout brisé d'une lutte inutile  
 Cette nuit des payens à la maison de ville  
 M'ont trainé pour venger, aux yeux d'un chef blessé,  
 Son sang que par mes mains ils avaient cru versé.  
 Ton père (c'était lui) reconnu... à son heure !...  
 Son ancien compagnon d'une cause meilleure...  
 Il me dit innocent du coup qui le frappait ;  
 D'une voix que déjà la mort entrecoupait :  
 « De mon fils, reprit-il, vers Paris suis la trace ;  
 « Cet écrit que traçait cette main qui se glace  
 « Pour le remettre, à lui, Dieu l'avait réservé...  
 « Ce fils, tu le connais. » Il n'a point achevé...  
 Je pris et je partis... Maintenant, reçois vite  
 Ce dépôt de ma main, — le ciel te garde ensuite !...

*(Il donne un écrit cacheté à Albéric.)*

ALBÉRIC, *le prenant avec terreur.*

Un écrit de mon père...

MARGUERITE.

Ah ! je me sens frémir !

ALBÉRIC, *ouvre l'écrit, puis l'éloigne de la main sans le lire.*

Non ! de sa tombe encore il vient nous désunir,  
Non ! je ne lirai point... sa fatale exigence  
Éternise un serment promis à sa vengeance ..

PAULINE, *comme inspirée.*

Je lirai, moi !...

*(Haut et lisant.)*

« Mon fils... à de sombres clameurs  
« J'ai voulu me lever pour frapper... et je meurs !  
« La mort semble un geôlier des âmes endormies,  
« Elle n'est que leur guide en des sphères amies ;  
« Et du corps. secouant le terrestre fardeau,  
« Apporte la lumière et non pas le bandeau.  
« \* La balance, ô mon fils, d'où notre destinée  
« \* Dans l'éternité tombe, absoute ou condamnée ;  
« \* Sans retour nous dévoue au suprême courroux  
« \* Quand le sang ou les pleurs y pèsent contre nous !..  
« Va donc sécher enfin les larmes de ma fille !  
« Je sens que c'est un culte aussi que la famille.  
« Si, contre un tel bonheur, un père ose à son tour  
« Raviver le néant de nos haines d'un jour,  
« D'une fraternité trop longtemps méconnue,  
« S'il méprise la voix, par ma tombe venue,  
« Qu'il tremble de braver les célestes décrets !..  
« J'obéis à ce Dieu... qui me parle de près !...

---

\* Ces quatre vers se suppriment à la représentation pour donner plus de rapidité au dénouement.

« Pour nous revoir aux lieux où tout se recommence,  
 « Seule, une route, à nous s'ouvre... c'est la clémence !  
 « Même à travers la mort, unis et triomphants,  
 « Ne soyons qu'un encor.. pour avoir deux enfants!.. »

ALBÉRIC, *d'une voix étouffée.*

Se peut-il?...

MARGUERITE, *timidement.*

Quand nos voix, d'en haut sont entendues,  
 Mon père, auprès de vous mourront-elles perdues? ..

ÉTIENNE, *après un silence.*

Soyez tous sur mon cœur!.. par l'exemple un Dieu bon  
 M'élève jusqu'à lui; car il mit le pardon,  
 Sainte part du pouvoir dont sa main nous anime,  
 Entre l'homme et le ciel comme un degré sublime!..  
 (*Étienne est entre Albéric et Marguerite, Pauline est à  
 genoux devant son père et tournant vers lui sa tête.  
 La toile tombe.*)

FIN DE L'HOTELLERIE DE GENÈVE.

